

Internet, les nouveaux outils numériques : un tournant anthropologique¹

Tournant anthropologique : Affirmation ou question ?

Dans la nature, où n'existent que des corps, ce qui fait l'homme, l'*anthropos*, c'est sa conscience, sa faculté de réfléchir, y compris sa faculté de se poser des questions sur lui-même, et cela doit rester vrai quelles que puissent être les « tournants » qu'il négocie et les métamorphoses qu'ils se fasse subir à lui-même. Qu'il s'autotransforme en chimère, à grands renforts de manipulations génétiques ou de greffes de puces électroniques et d'appendices artificiels, il ne saurait changer de « nature ». Malgré toutes ses prétentions et illusions les plus prométhéennes il ne pourra que rester un être de chair fini et fragile, mortel, misérable, comme dirait Pascal, incapable de s'arracher à sa *vallée de larmes* (*Salve Regina*). Il continuera par conséquent de rencontrer les exigences de l'amour et d'avoir besoin des promesses de la vie éternelle, d'avoir besoin d'être sauvé, qu'il le veuille ou prétende que non. De ce point de vue, il n'y aura jamais de « tournant anthropologique », pour autant que ce tournant signifierait le passage à un surhomme ou à un au-delà de l'humain, posthumain, pour celui qui est déjà, ne l'oublions pas, « à peine moindre qu'un dieu » (Ps 8, 6). (Thème pascalien connu de *Grandeur et misère*). Le seul changement radical serait pour lui de devenir immortel.

Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Baudelaire (*Les fleurs du mal*, l'*Albatros*)

Il ne faut pas pour autant sous-estimer ce qui se passe depuis une génération, depuis ce qu'il est convenu d'appeler notre entrée dans la « postmodernité », autre manière de parler de tournant, que je me plais à dater de 1989, date de la chute du mur de Berlin et de l'enterrement en grandes pompes de la Révolution française sur les Champs-Élysées. Parmi les éléments marquants de cette entrée, on trouve sans conteste l'accès de masse au réseau mondial appelé la Toile ou Internet, aux moyens de communication et d'information électroniques, mais nous avons intérêt à ne pas isoler le phénomène, à ne pas l'étudier seulement pour lui-même, car il accompagne la fin des grandes idéologies issues des Lumières, comme le communisme et la croyance à un

¹ Conférence prononcée à La Pommeraye (49) dans le cadre d'une journée d'étude, le 9 janvier 2014.

Progrès de l'Humanité. L'entrée dans l'ère du numérique fait partie de ce grand tournant historique.

[Il ne reste plus aujourd'hui que l'Islamisme pour fonctionner comme une idéologie, c'est à dire une illusion collective qui masque les problèmes réels au moyen d'un discours mystifiant et normatif, ce qui tôt ou tard ne manque pas de provoquer des embrasements. À ce propos tout le monde aura remarqué combien l'usage d'Internet et du téléphone mobile qui fait tout, joue un rôle déterminant, comme de nouvelles armes, dans les événements que connaissent les pays musulmans. Le sombre « Printemps arabe » n'existerait pas sans elles.

Pour le reste du monde, du moins la partie du monde qui ne se débat pas dans la misère et la simple survie, pour le monde qui s'occidentalise en se mondialisant, ce qui prévaut (sous couvert de l'idéologie démocratique comme idéologie faible et peu normative fondée sur les principes de liberté et d'égalité), c'est l'instrumentalisation de l'*homo economicus*, le relativisme et le pragmatisme, le nihilisme² en même temps que l'occultation du nihilisme par le discours hédoniste et consumériste, celui de la croissance, du toujours plus³. Cette configuration correspond au passage d'un monde « solide », d'un monde à principes, normes et dogmes, plutôt patriarcal, plutôt rigide, à un monde « fluide » (Régis Debray), pragmatique et procédural (visant le maximum d'efficacité dans les échanges). Une telle configuration constitue à peine une idéologie, dans la mesure où elle colle de manière pragmatique aux changements technologiques réels et ne se présente pas vraiment comme un idéal. Elle se contente de présenter mollement la démocratie comme le *moins mauvais* régime. Elle n'occulte même pas les dangers présents et futurs : exclusion, inégalités, pollution, réchauffement climatique etc. Une idéologie se présenterait plutôt comme une eschatologie qui serait (re)descendue sur terre – mais on peut discuter de la définition.]

Dans notre postmodernité, on s'arrache les dernières technologies, on les consomme, tandis que la caste des puissants s'enrichit en alimentant la machine de l'offre et de la demande, c'est à dire en transformant les masses humaines en acheteurs et en supports captifs de ces petits appareils électroniques tenus

² Le nihilisme interroge la valeur des valeurs et théorise le fait que le monde et la vie n'ont plus de sens. Que le sens est une invention (morale judéo-chrétienne) ennemie de la vie (Nietzsche).

³ Je laisse ici de côté la question de la survivance culturelle et culturelle des grandes traditions religieuses (Inde, Chine, Japon etc.). Le Christianisme pose un problème différent et spécifique, car avant d'être une « religion », il se définit par la foi qui n'est pas une « croyance », et par l'historicité. De la Chrétienté traditionnelle ne subsistent plus que des restes (au mieux de beaux restes). Aussi est-ce un monde à bien des égards postchrétien qui demande une nouvelle évangélisation.

dans la main comme des objets précieux, reliés aux yeux et aux oreilles, ce qui produit un effet de schize, de séparation, de coupure avec la réalité physique environnante. Je caricature à peine en disant qu'on ne donne plus la main à sa petite amie ou à son petit ami, on donne la main à son i-pod ou i-pad ou i-je-ne-sais-quoi. [Même dans le Sahel, on se promène avec son téléphone portable à la main. Un revenu de misère passe d'abord en abonnement téléphonique, comme il passe en cigarettes. Et bien sûr chaque individu consommateur potentiel est transformé en récepteur de message publicitaire. L'argent pendant ce temps-là tombe dans l'escarcelle des puissants : les riches, les intelligents, les malins – car le Malin se décline au pluriel (« Nous sommes légion », est-il dit en Mc 5, 9). Le Christ fait remarquer que les enfants de ce monde sont plus rusés avec leurs semblables que les enfants de lumière (Lc 16, 8).]

Dès qu'on sort de chez soi, que l'on croise des gens dans la rue, dans les transports en commun, il est difficile de ne pas être fasciné ou consterné par la généralité et l'uniformité du phénomène, de tous ces humains de tous âges qui tiennent religieusement ce qui est devenu un véritable appendice existentiel. Les analogies ne sont pas impossibles avec les lunettes, les chaussures, les bijoux, les sacs à main ! Pour beaucoup, ces objets sont en effet de véritables fétiches, en même temps qu'ils sont des appendices corporels qui permettent de modifier l'image de soi, l'identité personnelle imaginaire. Mais les appendices numériques ont ceci de nouveau qu'ils sont actifs et intelligents et donc fonctionnent à la fois comme des extensions et comme des interlocuteurs et des modificateurs du cerveau des utilisateurs, ce qui produit un effet de captation et d'extension communicationnelle de soi au-delà de soi. Car l'homme (ce n'est pas nouveau, mais les moyens changent) ne se contente pas d'être simplement ce qu'il est : il veut devenir ce qu'il n'est pas, mais surtout sans quitter le monde et essentiellement par la possession de ce qui permet, ou plutôt donne le sentiment de cette extension de soi, à défaut de pouvoir changer fondamentalement son être (de pouvoir changer de nature, devenir immortel). Nous n'en sommes plus au « *anywhere out of the world* » d'un Baudelaire partagé entre *spleen* et idéal, mais je dirais que nous en sommes au *anywhere out in the world*. Le au-dehors est retourné en un au-dedans. La postmodernité fonctionne dans l'immanence, parce qu'elle est (essaye d'être) postchrétienne et pense se trouver – ou plutôt ne cesse pas de se trouver en passant d'un G3 à un G4 et ainsi de suite. L'au-delà se réalise continuellement « en temps réel », rattrape le réel, et c'est ce qui abolit la transcendance. *Voilà*. Un tel horizon est crédible, car désormais le changement est sensible à vue d'œil et donc, selon le nouvel usage langagier, il n'y

a *pas de souci*⁴. Nous sommes dans la maîtrise, dans la toute-puissance, jusqu'au jour où un cataclysme vient nous rappeler que nous ne sommes que des apprentis sorciers assez pitoyables. Et je ne dirai rien ici des nouveaux modes de transmission ou de manipulation de la vie, pour ne pas trop m'éloigner de mon sujet. Mais cela fait partie du tableau d'ensemble.

Bien que nous n'en soyons encore qu'au démarreur à manivelle en comparaison de ce qui nous attend, nous disposons déjà de ce que tout le monde connaît : téléphone qui font tout, y compris téléphoner, i-pod, i-pad, Smartphone, tablettes, consoles, ordinateurs portables... et avec ce merveilleux matériel, communautés de joueurs à distance, podcast, streaming, réseaux sociaux, plateformes, blogs, forums et tout ce que je ne connais pas et que vous connaissez peut-être. Grâce à quoi chacun dans sa bulle est relié au monde entier : cela ressemble beaucoup à l'idée leibnizienne de monade, à savoir un microcosme sans porte ni fenêtre, mais chaque monade contenant l'univers.

En même temps j'ai un peu tort : combien de fois n'ai-je pas vu d'adolescent partageant avec un ou une autre ce qu'il écoutait en lui tendant l'un de ces mini écouteurs que l'on se calle dans l'oreille ? Peut-être donc que la bulle est moins une bulle qu'il n'y paraît, que nous découvrons tout simplement de nouveaux modes d'échanges, de communication, d'information et de socialité et qu'il ne faut pas tirer de conclusions trop inquiètes. Le « tournant anthropologique » n'est peut-être qu'un simple changement qui, pas plus que le téléphone, ne change fondamentalement la nature des rapports humains, même si de fait elle les déplace et en change les modalités concrètes⁵. On sait bien que s'adapter à un changement exige toujours un effort et un coût. Autant le faire avec l'insouciance des lys des champs (si nous avons confiance dans les promesses divines).

[Si j'entre dans les maisons... On se souvient qu'il y a un quart de siècle et même moins, la « télé » passait pour *le* problème éducatif et social. La télé allumée en permanence, les enfants vissés devant la télé, la télé comme une personne supplémentaire invitée à table pendant les repas – quand on partage encore des repas, qu'on ne mange pas des sandwiches au salon ou dans la chambre, chacun devant son écran. Aujourd'hui la télé avec ses chaînes et ses programmes devient un « truc de vieux ». Elle est relativement

⁴ Et au lieu de terminer quelque chose, on le *finalise*, ce qui veut dire que la téléologie est désormais à notre portée. Ces petits changements de langage méritent qu'on leur prête attention. Nous n'allons plus à Paris mais *sur* Paris, etc.

⁵ De même par exemple qu'on s'entretient autrement, avec de nouvelles armes, ce qui nous invite à nous poser de nouvelles questions mais en même temps occulte la question fondamentale et invariante : pourquoi l'homme est-il homicide ?

marginalisée pour les nouvelles générations par le développement de ce nouveau générateur de monde virtuel, qui plus est interactif.]

Bien plus que l'image, la combinaison du virtuel et de l'interactif est très puissante et très « prenante ». Dès lors qu'on participe activement à ce qui est et reste imaginaire, on se trouve pris dans un *effet de réalité* qui tend à effacer la frontière entre le réel et l'imaginaire – et l'on sait que cet effacement de frontière est caractéristique de l'état psychotique. Il peut donc bien y avoir effectivement un glissement schizogène vers une sorte de vie virtuelle, par exemple à travers certains jeux vidéo, de sorte qu'on peut en venir à parler de jeu vidéo total qui tend à envahir la vie et à se confondre avec elle.

Par ailleurs, l'énorme succès des « réseaux sociaux » représente à lui seul une véritable révolution communicationnelle qui brouille, si l'on n'y prend garde, la frontière entre vie privée, voire intime, et vie publique et sociale. En rapprochant virtuellement les personnes, les réseaux donnent l'illusion du rapprochement, grâce à des liens qui enchaînent littéralement l'internaute à son écran et lui donnent l'impression que toute distance et toute séparation sont abolies. Cela donne évidemment l'impression que c'est la superficialité qui triomphe. Mais on peut dire aussi de ces liens et réseaux de liens créant des « communautés », qu'ils rompent bien des isolements, favorisent les échanges, multiplient les possibles et finalement ne font que déplacer les frontières de l'intimité, plutôt qu'ils ne les brouillent ou ne les suppriment (à condition de faire preuve de discernement, ce qui suppose la maîtrise de l'outil et de ce qu'on en fait...)

Est-ce qu'un tel phénomène global représente un « tournant anthropologique », comparable à l'apparition de l'écriture ? Comment le prendre, le recevoir, s'en servir, en être partie prenante ? Car je n'envisage même pas qu'on puisse le rejeter, tellement il s'impose sans nous demander notre avis, comme l'écriture, du reste. Pour reprendre le terme de Leibniz, il est constitué par l'apparition d'une nouvelle *caractéristique universelle*, de ce qui équivaut à un langage, le langage informatique – outil universel et total, outil de tous les outils, sans lequel aucun autre ne serait plus possible, aussi bien dans les usages privés que sociaux, scientifiques, techniques, culturels, administratifs, industriels, de gestion etc.

Les inévitables comparaisons ont leurs limites : l'apparition du cybermonde ou monde numérique n'est pas tout à fait comparable à l'invention de l'écriture ou de l'imprimerie. L'histoire ne se répète pas ; à chaque fois il faut s'efforcer de saisir l'originalité et la singularité du phénomène, sa radicale nouveauté. Or nous sommes dedans et seule l'histoire des historiens permettra

vraiment de prendre la mesure de ce que nous vivons. Nous pouvons néanmoins examiner un instant en quoi une telle comparaison peut nous éclairer.

Platon, dans le mythe de Theuth (*Phèdre* 275d) a fait une profonde critique de l'écriture par opposition à la parole en faisant remarquer qu'elle était un discours mort, incapable de répondre aux questions qu'on lui pose⁶. C'est pourquoi il a privilégié le dialogue, donc la parole de personnages qui se parlent. Et pourtant, paradoxe, des dialogues, il va en *écrire* ! Or on comprend bien que le lecteur d'un dialogue n'est pas un véritable interlocuteur *dans* le dialogue. Platon n'échappe donc pas à son destin d'écrivain ou d'écrivain, et tant mieux pour nous, car sinon sa pensée serait perdue (ce qu'il savait parfaitement). Il est évident que l'écriture et l'imprimerie ont changé irréversiblement notre monde : nos modes de pensée et de mémorisation et d'une manière générale nos modes de fonctionnement mental, dès lors que nous nous reposons sur nos bibliothèques, nos lexiques, index et dictionnaires, lesquels peuvent s'étendre indéfiniment, à la différence de notre cerveau et de notre mémoire limités, dont ils constituent déjà des excroissances artificielles – sans oublier que la totalité de tous les savoirs est l'œuvre passée et présente d'une communauté de cerveaux humains en lien les uns avec les autres, et qu'elle subsiste et s'étend de manière continue à destination d'une communauté de cerveaux, présente et future. L'œuvre du savoir est transmission collective, interhumaine. Elle continue plus que jamais de passer par l'écriture, électronique ou non, qui ne s'oppose ni à la parole, ni au dialogue (à condition de ne pas faire en sorte qu'ils s'opposent).

À propos de l'imprimerie, j'ajouterai qu'elle a suscité un défi culturel et social inédit et typiquement moderne : auparavant en effet, l'écriture était réservée à quelques lettrés, essentiellement des clercs, des hommes d'Église, dans la Chrétienté. Et voilà que la Bible, le premier livre imprimé, devient accessible à une foule de gens. Même si ce n'est pas encore ce qu'on appellera les masses, on en prend le chemin, et ce début de « démocratisation » de l'écriture et des Écritures dans le mouvement de la Renaissance, explique en partie le Protestantisme (*sola scriptura*), en réaction au conservatisme défensif de l'Église catholique qui aura mis quatre siècles à se réformer⁷, des conciles de Trente à Vatican II,

⁶ Dans son opposition entre rhétorique et dialectique, Platon indique la nécessité de concevoir le discours « à la façon d'un être animé » (264 c), donc de manière dialogique et « interactive » avant la lettre, la recherche de la connaissance se faisant *ensemble*. La question est de savoir si le dialogue avec une machine est ou n'est pas un simulacre de dialogue. En tout cas il cherche à l'imiter de mieux en mieux. Theuth est le dieu égyptien Thot, inventeur de l'écriture qu'il a donnée aux hommes.

⁷ À cet égard, il vaut mieux comprendre que le Protestantisme fait partie de l'histoire de l'Église, donc de l'Église même, qui est à la fois Une et divisée.

simplement pour traduire la Bible et pouvoir dire la messe dans les langues vernaculaires (je ne parle pas de l'Orthodoxie qui vit en quelque sorte hors du temps, à travers une liturgie immuable).

Internet répond-il davantage à nos questions que la chose écrite selon Platon ? Que la chose imprimée ? Constatons que, loin de la faire disparaître, l'informatique et toutes ses applications représentent plus que jamais le triomphe de l'écriture, et précisément d'une écriture qui aurait l'ambition de devenir interactive, donc de nous répondre – mais seulement pour autant qu'une machine peut nous répondre, sachant, encore une fois, que devant comme derrière la machine et devant comme derrière les programmes, se cachent des hommes. C'est pourquoi je poserai la question un peu autrement : Quelle commune mesure, quel rapport y a-t-il entre tout ce qui dort dans l'univers des disques durs, et ce qui dort ou s'active dans nos cerveaux humains ? Il convient en effet d'interroger les différents usages d'Internet et de l'ensemble des outils numériques (qui se multiplient), et pour cela de s'interroger sur la diversité des usagers eux-mêmes, donc, encore et toujours, des hommes.

Je peux communiquer avec mes potes par SMS ou texto.

Je peux leur envoyer ma photo pendant que je m'ennuie en classe.

Avec Skype, je peux converser avec mon fils qui vit au Japon et je peux le voir sur mon écran. Je peux aller voir ce qu'il fait sur son blog.

Je peux jouer aux échecs ou à des jeux vidéo, même à distance et avec des partenaires inconnus.

Je peux me faire de nouveaux « amis » sur un « réseau social » et faire partie d'une « communauté » ayant les mêmes intérêts que moi.

Je peux avoir des pratiques érotiques ou pornographiques virtuelles et interactives.

Je peux écouter de la musique en « streaming » et je n'ai plus besoin d'acheter ces vieux supports matériels que sont les disques. Idem pour regarder un film sur mon écran.

Je peux consulter Wikipédia et un grand nombre d'autres outils de connaissances.

Je peux trouver le texte grec du Nouveau Testament, le texte hébreu de la Bible, les œuvres complètes de Saint Augustin. Avec un peu de chance je peux retrouver la référence d'une citation.

Je peux accéder à pratiquement toutes les informations scientifiques ou techniques ou médicales ou culinaires ou religieuses ou tout ce qu'on voudra, possibles.

Je peux donner mon opinion et débattre de n'importe quel sujet, comme dans un café du commerce géant (limité par le seul usage de telle ou telle langue, et à ce titre, pas encore mondial, en attendant l'établissement d'une langue universelle réalisant enfin le projet de Babel).

Je peux signer ou faire signer une pétition sur un nombre illimité de causes plus ou moins sérieuses ou fantaisistes.

Je peux acheter un introuvable livre d'occasion, à l'autre bout du monde, en un clic sur Amazon.

Je peux trouver du travail sur Indeed.com mieux que sur pole-emploi.fr

Je peux acheter ou vendre et même racheter ou revendre des actions cotées en bourse en une fraction de seconde et ainsi gagner instantanément de l'argent (ou, un beau jour, en perdre !)

Si je travaille dans les services de renseignements, genre NSA, je peux surveiller à peu près tout ce qui circule sur la Toile ou par téléphone ou autre instrument de communication. Je peux aussi pirater les logiciels et les programmes de l'ennemi. Big Brother est aujourd'hui bien plus puissant, (mais peut-être pas vraiment plus efficace ?) que ce que G. Orwell avait pu imaginer dans son *1984*.

On retrouve donc des usages et utilisations aussi diversifiés que sont divers les humains dans une même société, et diversifiées les cultures, les savoirs et les intelligences, les pensées et les modes de pensée individuels ou personnels. Il faut donc prendre conscience qu'au-delà des outils numériques, aussi universels soient-ils, il y a derechef un outil ultime, un méta-outil pour utiliser tous les autres outils, y compris Internet et un ordinateur, et cet outil, c'est notre cerveau lui-même et tout ce qu'il « contient », autrement dit tout ce qu'il a appris, organisé, y compris, le cas échéant, du fait qu'il est « connecté » et donc modifié⁸. Par définition, le cerveau, et donc l'homme, sont modifiés artificiellement par leurs propres productions. L'intelligence humaine est toujours elle-même une intelligence « artificielle » et pas simplement « naturelle ».

⁸ La machine proprement dite, quant à elle, même capable d'apprendre, de s'autoréparer, de s'autoréguler, n'est pas et ne sera jamais un sujet conscient de soi et s'éprouvant soi-même, ce qui reste et restera le cas de l'homme de chair venu au monde et muni de son cerveau, quels que soient les dispositifs électroniques ou bio-électroniques qu'il aura pu se greffer pour étendre les pouvoirs de son cerveau naturel, ou les manipulations que l'on aura pu faire subir à son organisme.

Venons-en donc à nos cerveaux et à ce qui s'y passe. Le gosse de banlieue (qui lui aussi est un enfant de Dieu à aimer et à évangéliser) dans son uniforme de banlieue – survêtement, casquette, capuche, Adidas ou Nike – non seulement n'a rien à faire du texte grec du NT, mais il ne sait même pas que ça existe. Il ne pourrait pas davantage lire et comprendre un article d'une encyclopédie en ligne que d'une encyclopédie en papier, malgré son accessibilité potentielle. La capacité d'utiliser un outil ne dépend à l'évidence pas tant de l'outil et de son accessibilité que du cerveau de l'utilisateur et de ses compétences, de sa « culture »⁹, autrement dit de ce qu'il « contient », ou plutôt sait faire et sait quoi en faire, de ce qu'il a appris à faire (en premier lieu de la maîtrise de l'écriture). Car penser et apprendre sont de l'ordre du faire et donc des « savoir-faire ». Le gosse de banlieue est littéralement branché, connecté en permanence et en « temps réel » et dans la mesure où il est dépourvu de conscience critique et des savoirs et informations qui permettent cette conscience critique, il est aspiré, absorbé et instrumentalisé par son i-je-ne-sais-quoi. Il subit une dépendance (addiction) au pouvoir de l'outil, non pas à un pouvoir potentiel mais à un pouvoir actif, une puissance en acte quasi magique, puisque d'une efficacité immédiate et parce qu'il fonctionne pour ainsi dire tout seul.

Et comme un talisman, cet outil le relie à tout ce qu'il veut ; cela conduit à deux remarques : ce « tout ce qu'il veut » ne le fait pas sortir de *son* monde, et son monde à lui, son monde mental, son monde vécu, ne lui donne pas la clé des autres mondes (évangéliser implique donc de s'aventurer dans le monde de l'autre). Ensuite se relier, se connecter devient une fin en soi, un soulagement, ce qui favorise cette immanence et ce nihilisme qui n'aspire à rien d'autre que j'évoquais il y a un instant. Pourquoi en effet un tel phénomène (en réalité qui ne se limite pas au « gosse de banlieue » mais atteint tout le monde) ? En raison de l'intense besoin de se relier, de « créer des liens » (ce qui correspond au besoin de combler, mais sans le savoir, un vide intérieur, manque de l'autre et défaillance de soi). À défaut de lien et de relation effectifs, l'écran tactile permet magiquement de faire apparaître et de mettre à notre disposition des ersatz de liens et de relations ; de dissiper le nuage de la solitude dans la solitude même (en restant seul)¹⁰. D'où une nouvelle dialectique entre les liens réels et les liens virtuels.

Les liens virtuels ne sont pas exactement des liens imaginaires ou fantasmatiques en ce sens qu'ils ne sont pas une simple production psychique du sujet. Les liens virtuels ont une réalité propre, extérieure au sujet. Le virtuel n'est donc pas vraiment

⁹ De même que l'on n'ira pas davantage à l'opéra, quand bien même on peut y avoir une place qui ne coûte pas plus cher qu'une place de cinéma.

¹⁰ Voir le film de David Fincher : *The social Network* (2010), dont le héros est Mark Zuckerberg, le créateur de Facebook, bien seul avec ses millions d'amis.

imaginaire mais a quelque chose de bien réel, même s'il n'a pas de « réalité ». (Ou si l'on préfère, il a une réalité, même s'il n'est pas réel¹¹...) Quoi qu'il en soit, face au virtuel, nous continuons d'affirmer qu'il y a la vie, la « vraie vie », celle de quelqu'un qui est né et qui mourra.

Mais il se trouve que ce n'est pas si simple, que la vie humaine est double, en ce sens qu'elle se dédouble dans la conscience qui est de nature « spéculaire » (en miroir). À la fois je vis avec un corps de chair et, comme le montre P. Ricœur dans *Temps et récit*, par la parole – y compris cette parole intérieure (S. Augustin) sans laquelle il n'y a ni conscience de soi ni pensée, car sans elle je ne peux pas « me dire » (il faut « se le dire ») – je redouble la vie dans le récit, la reprise, jusque dans le bavardage qui est, même de manière irréflectée, commentaire, interprétation, relecture. C'est ainsi que les faits de vie cessent d'être de simples faits bruts et immédiats du monde naturel, pour devenir des *événements*, du *vécu* en tant que tel, vécu par quelqu'un *en personne*. Or le virtuel peut-il en venir à prendre la place et de la vie et du récit de soi ? En tout état de cause il révolutionne le rapport à soi, la temporalité du sujet et sa narrativité, la manière de se dire.

Le médium numérique est si puissant qu'il peut *occuper* la vie réelle (au sens où une armée occupe un pays), l'investir et la subvertir, au point que la vie réelle peut devenir une peau de chagrin, l'essentiel devenant la vie virtuelle, plus ou moins communicationnelle (à distance), qui se substitue à l'épreuve de l'autre en chair et en os et tend à devenir une vie virtuelle totale, comme j'ai parlé de jeu vidéo total, le jeu et la vie glissant l'un dans l'autre, et de même le réel et le virtuel. On pourrait appeler cela un effet de désincarnation. Mais je noterai qu'un tel effet peut se produire par la lecture par exemple, ou par l'écriture¹². Dans ce contexte, il n'y a pas de doute que tout le virtuel que l'individu trouve à sa disposition lui permet une telle extension de soi qu'il aura tendance à être transformé en sujet virtuel au même titre que ses interlocuteurs virtuels ou les objets virtuels avec lesquels il est connecté. [Il n'aura plus davantage besoin de se déplacer dans un musée pour voir des tableaux, puisqu'il pourra effectuer une visite virtuelle ; et il en va de même pour découvrir un lieu, un

¹¹ La distinction du Réel et de la réalité trouve son point de départ dans la pensée du psychanalyste J. Lacan. Ici, le virtuel se situerait dans un entre-deux, ayant une réalité mais n'étant pas réel, étant réel mais n'ayant pas de réalité. Le virtuel est de l'imaginaire qui se réaliserait *comme* de la réalité et se donnerait *comme* réel.

¹² Un peu comme autrefois on pouvait entretenir une correspondance avec une personne jamais rencontrée, vue simplement sur un médaillon comme dans un rêve, mais néanmoins bien réelle ; ainsi par exemple de Balzac avec Madame Hanska, qu'il a fini par épouser juste avant de mourir : La Dame n'était pas simplement virtuelle. Quant à la lecture, il en existe de véritables addictions, qui rendent le lecteur compulsif absent à ce et ceux qui l'entourent et le font vivre dans un autre monde.

pays et en fin de compte le monde entier, et en fin de compte les autres.]

Or pas de doute que l'on comprend mieux Pompéi et la vie romaine en regardant une reconstitution virtuelle qu'en allant visiter les vraies ruines dans la banlieue de Naples. Mais, dira-t-on, l'un n'empêche pas l'autre et même la mise en perspective des deux permet de nouvelles perceptions et de nouvelles représentations, de nouvelles compréhensions, donc de nouvelles formes de savoir dans l'esprit de celui qui découvre et apprend... et en effet, à condition de quitter un jour son écran et de savoir circuler librement entre le virtuel et la réalité.

On peut donc dire banalement qu'il y a un bon et un mauvais usage d'Internet, le mauvais usage induisant un processus d'aliénation du sujet, tandis que le bon usage met à son service un outil de savoir, d'apprentissage, d'échange et de communication d'une prodigieuse puissance. C'est vrai mais c'est un peu court. Face à cette nouvelle donne de la condition humaine, l'essentiel est bien plutôt de s'interroger – non pas rire ni pleurer mais comprendre, dirait Spinoza.

[Dans ce nouvel âge où l'homme se ramifie à travers son intermédiaire qui pourra bientôt être greffé à son cerveau, on ne va pas manquer de retrouver les irréductibles disparités culturelles et les abîmes de séparation sociale et culturelle, donc également mentale, pas seulement économique, entre les usages savants et sophistiqués, pour tout dire les usages riches, et les usages pauvres¹³. Cela aussi est vrai, mais ne nous fait pas davantage saisir la nouveauté de ce que nous vivons.]

Si par exemple nous lisons *Le désert de l'amour* de Fr. Mauriac, à l'époque des premières automobiles et des premiers téléphones, comme dans *La voix humaine* de J. Cocteau (mis en musique par Francis Poulenc), qui se déroule entièrement « au bout du fil », nous constatons que l'absence de communication entre les êtres les plus proches est de l'ordre de la tragédie. C'est ce que dit une bonne partie de la littérature. Les moyens technologiques hypermodernes peuvent donner l'illusion d'avoir franchi le mur de cette misère de la communication. Il y a donc là le lieu d'une nouvelle éducation, au sens de *L'éducation sentimentale* de Flaubert : d'un nouveau type de désillusion. Elle nous conduit à apprendre qu'au-delà de ce que j'ai appelé désincarnation, la vérité de la rencontre et de la relation, de l'épreuve de l'autre, se joue dans toutes les pesanteurs de la chair, de la personne incarnée. Être incarné, ou être de chair, cela ne veut pas dire simplement avoir un corps (qui lui aussi est un support d'illusions), mais être en relation avec autrui, si bien que le plus

¹³ Voir le livre de Richard Hoggart (1970), *La culture du pauvre*, Paris, Éd. de Minuit.

important à découvrir, c'est que l'essentiel n'est pas le médium (le message étant devenu le médium, selon la formule de Marshall McLuhan¹⁴) : même par Internet ou écran interposé, on peut avoir avec autrui une relation incarnée, pourvu qu'elle cherche à être vraie, à ne pas rester virtuelle. De ce point de vue, le médium numérique n'est pas plus intrinsèquement négatif que le téléphone ou le courrier postal.

Pour nous, Chrétiens, pour nous apôtres du Christ, il n'est pas plus question de chercher à évangéliser Internet que le téléphone, car on n'évangélise que des personnes. Occuper le terrain, développer des sites chrétiens, des blogs etc., comme auparavant la presse écrite, oui, certainement : Il faut que la Parole de Dieu et la culture chrétienne circulent sur Internet comme sur tous les autres chemins du monde, à la rencontre des hommes, comme lorsque Philippe court après le char du surintendant de la reine Candace d'Éthiopie (Ac 8, 29) ; mais il ne faudrait pas tomber dans le piège virtuel du médium – message. Le médium virtuel est d'abord un lieu, un espace ; il peut être un outil d'évangélisation s'il conduit à la rencontre, à la communauté, à la vie réelle, à la conversion, à la foi et à l'apprentissage vécu du partage et du don. On peut envoyer des missionnaires sur Internet comme sur un nouveau continent, mais pour rencontrer des personnes, en se gardant des effets de secte (en évitant que se créent des communautés virtuelles, hors l'Église réelle, autour de gourous virtuels). Dans sa réflexion médiologique¹⁵, Régis Debray distingue opportunément la communication, essentiellement spatiale, instantanée, et la transmission, qui implique tradition, essentiellement temporelle. Or l'invasion communicationnelle risque à tout moment de produire des effets de déracinement symbolique des consciences, de spatialisation du temps, ce qui conduit symétriquement au nihilisme que j'évoquais plus haut, ou à l'opposé aux diverses variétés de fondamentalisme, qui sont des réactions incultes et déracinées de retour identitaire à une tradition, mais une fois que cette tradition est perdue ou plus exactement qu'il n'en reste plus que des instantanés dans la logique communicationnelle dominante (nous sommes tous exposés à ce danger de « retour »). La circulation universelle de l'information est dénoncée par Régis Debray comme un mauvais universel, alors que paradoxalement elle correspond en même temps à une étape de ce qu'il appelle l'humanisation continuée (dont on a compris depuis Leroi-Gourhan¹⁶ qu'elle passe par la technique et les innovations

¹⁴ *Pour comprendre les médias* (1964) trad. 1968, Paris, Seuil. *La galaxie Gutenberg* (1962), trad. 1977, Paris, Gallimard.

¹⁵ *Transmettre* (1997), Paris, Éd. Odile Jacob. R. Debray est le fondateur de la Médiologie (Les Cahiers de Médiologie et Médium).

¹⁶ *Le geste et la parole* (1964-1965), Paris, Albin Michel.

techniques, depuis qu'une certaine espèce de mammifère s'est redressée, est devenue bipède et s'est mise à utiliser ses mains pour fabriquer des outils destinés à prolonger artificiellement son corps et son cerveau). Comme toujours de manière assez chaotique, nous sommes entrés dans une nouvelle époque de cette « hominisation continuée ». C'est dans ce chaos, en l'occurrence numérique, qu'il faut faire entendre à nouveaux frais et avec confiance (dans l'Église et dans l'Esprit) la Bonne Nouvelle.

Un texte de Hubert Guillaud (Internet Actu, Blogs Le Monde) qui mérite le détour :

<http://internetactu.blog.lemonde.fr/2013/11/02/surveiller-les-algorithmes/>